

Ceci est l'histoire d'une vie



Lucien Durosoir

1878-1955

Ceci est l'histoire d'une vie

La vie d'un homme dont la principale singularité fut d'être musicien ; non que les musiciens soient rares au point que l'on puisse dire l'un d'eux « singulier ». Mais cependant, le fait de vouer sa vie à la musique, de la placer sous ce signe, de la plus jeune enfance à la mort, lui confère un ensemble de particularités qui en font une histoire peu banale. Lucien Durosoir, né à Boulogne-sur-Seine le 5 décembre 1878, apprit le violon très tôt et décida, librement semble-t-il, de devenir soliste. Dès lors qu'une ambition enfantine s'avère plus sérieuse qu'une boutade, elle devient l'affaire de l'enfant lui-même, engagé par sa vocation déclarée, mais aussi celle de sa famille sans le soutien de laquelle il ne pourra franchir les obstacles géants qui se dresseront sur son parcours.

La famille du petit Lucien s'est très tôt résumée à sa mère Louise. Son père, Léon Durosoir, bourgeois aisé et cultivé, paya de sa vie un acte que l'on peut dire héroïque : pour sauver un enfant des eaux hivernales du lac du Bois de Boulogne (la glace venait de se rompre sous ses patins) il sauta à l'eau et mourut, une semaine plus tard, d'une congestion pulmonaire. Fils unique d'un enfant unique qui venait de disparaître, Lucien demeurait seul avec sa mère à l'âge de 11 ans. Déjà, il était bien engagé dans l'étude du violon et avait eu plusieurs maîtres qui s'étaient intéressés à lui, le poussant à travailler assidûment.

Louise est une femme fort instruite et d'un caractère presque viril... Elle assume avec détermination ses rôles de père de substitution, d'éducatrice, de répétitrice des professeurs et, plus tard, d'impresario de son fils. Elle a reçu, semble-t-il, une solide éducation musicale qui la rend apte à discuter de musique avec compétence.

Malgré des études secondaires jalonnées de plusieurs renvois de diverses institutions, le sujet Durosoir étant fort indiscipliné et peu respectueux de la hiérarchie, il se révèle rapidement passionné de

littérature et de poésie, et curieux des sciences de son temps. Le Conservatoire de Paris, où il est entré par concours dans la classe d'Henri Berthelier, ne le gardera pas plus de six mois ; c'est là en effet qu'il commet sa dernière incartade de potache et qu'il se fait surprendre en train d'imiter la voix haut perchée du directeur, Ambroise Thomas. Qu'à cela ne tienne ! La liberté lui convient mieux que la férule de l'institution et il poursuit ses études, en privé, avec Henri Berthelier. Premier poste à l'orchestre Colonne, l'année de ses 19 ans, parmi les 1^{ers} violons. Il y reste un an seulement, poursuivant son projet de carrière internationale soliste. Un séjour de plusieurs mois à Francfort sur le Main, où il travaille avec le grand maître du violon Hugo Heermann, lui-même disciple de Joseph Joachim. Durosoir rencontre brièvement Joachim qu'il entend aussi en concert et qui incarne l'idéal qu'il veut atteindre. Dès lors, le travail instrumental prend une dimension nouvelle, une ampleur à la mesure des perspectives entrevues. Lucien intègre dans sa mémoire et dans ses doigts tout le répertoire violonistique, se passionne pour les chefs-d'œuvre qu'il découvre, étudie les styles, fait le choix de confronter les œuvres rares (répertoire français du XVIII^e siècle) aux grands « chevaux de bataille » des auteurs allemands (concertos de Beethoven, Brahms, Max Bruch) et se lance dans la carrière. Celle-ci sera brève, à peine 13 ans, mais fulgurante et brillante. Louise prend contact avec les grandes salles de concert, à Berlin, Prague, Leipzig, Vienne, Bruxelles et, ensemble, ils parcourent l'Europe, de capitale en capitale, de succès en succès. L'Europe de ce temps est passionnante, riche de ses cultures ancestrales, variées, brassées mais aussi profondément nationales, stimulée par les rivalités artistiques, la quête de modernités toujours nouvelles. C'est donc en tournée de concerts que se passe la « saison », de novembre à juin. L'été voit l'artiste et sa mère s'installer en Bretagne, dans le petit village de pêcheurs de Port Lazo auquel ils sont fidèles pendant des décennies. Là, Lucien prépare les tournées à venir, explore de nouvelles œuvres et perfectionne ses acquis, recopie les œuvres majeures de J. S. Bach

qu'il admire par-dessus tout et dans lesquelles il puise ses premiers enseignements d'écriture musicale. Il sait que l'Europe est malade ; Jules Cambon, ambassadeur de France à Berlin et qu'il connaît bien, lui a dit lors de son dernier concert dans cette ville : « Mon cher Durosoir, je crains bien que nous ne nous revoyions plus en Allemagne.. »

Vers la fin de juillet 1914, Lucien commence à Port-Lazo la copie d'une fugue de Bach. Le 1^{er} août la mobilisation générale est décrétée. Le voici, en une nuit – et comme des millions d'autres hommes –, passé du statut de citoyen à celui de soldat. Il fait ses bagages, mais ils ne contiennent ni violon, ni costumes de concert, ni partitions de musique. Arrivé à Caen, lieu de sa première garnison il revêt l'uniforme du fantassin. Il appartient alors au 23^e territorial (le 6 octobre il sera muté au 129^e R.I. au Havre et c'est le 14 novembre qu'il rejoindra le front à Saint-Thierry dans la Marne). Le voilà soldat, simple soldat....

Il entre dans une guerre dont tout le monde ignore qu'elle sera la Grande Guerre, qu'elle durera 55 mois, qu'elle fera des millions de morts, des millions d'invalides, des millions de veuves et des millions d'orphelins. Une guerre qui, en détruisant l'Europe, balayera toutes les valeurs du passé et fera douter les hommes de la capacité de la civilisation à évincer la barbarie.

L'histoire de la Grande Guerre

est un livre dont les pages se comptent par millions ; dans chacune de ces pages, un homme. Un homme parmi ces millions d'hommes emportés dans une immense folie destructrice. Chaque page de ce livre dit de chaque homme son aventure d'abord courageuse et fervente, avant que le doute, puis la lassitude, puis le dégoût ne le rattrapent, et enfin la blessure ou la mort.

Les millions de pages de ce livre disent que cette guerre dépassa non seulement tout ce que l'imagination humaine pouvait concevoir, mais encore tout ce que les chefs de guerre, qui croyaient pouvoir la maîtriser, se seraient crus capables de déclencher, d'orchestrer, de gagner ou de perdre.

Le livre de la Grande Guerre dit la terre engloutissant hommes et murs, arbres et animaux, machines de guerres et frêles silhouettes humaines. Il dit la terre mêlant les sangs ennemis, les râles multilingues des mourants, tandis que dans l'air se dissipent les échos des bruits d'obus, des hennissements, des musiques militaires, des appels et des chants d'oiseaux.

Le livre d'une tuerie à l'échelle cosmique dont certains sont revenus, étonnés. Etonnés et réduits au silence car leurs yeux ont vu l'indicible, leurs oreilles ont entendu l'inouï, leur cœur a vécu l'innommable. Il y a un degré où l'horreur franchit les limites des mots ; seules les images peuvent parler.

Oui, certains sont revenus, étonnés, reconnaissants envers ce qui les a sauvés, qu'ils l'appellent Dieu ou hasard. Certains ont tissé, jour après jour, dans les lettres écrites à ceux qu'ils aimaient, le fil tendu de la vie. Cette vie qui ne tenait qu'à quelques centimètres de distance ou à quelques secondes d'écart par rapport à l'éclat de l'obus, à la chute de la bombe, à l'envahissement de la tranchée. Parlant de ses propres chances de survie, Lucien Durosoir écrit à sa mère avec une rude simplicité : « *Il suffit d'un obus pour trancher la question* ».

Un fil, la vie, un simple fil

Fin comme une corde de violon. « *Mon violon m'a sauvé la vie* » écrit-il vers la fin de la guerre, avant même d'être certain qu'il en reviendrait. « *Enfin dans tout cela mon sort, comparé aux destinées des anciens camarades est autrement enviable. Je sais bien qu'il y a*

mon violon et ce dernier très réellement m'a sauvé la vie. C'est la fable antique d'Apollon qui apprivoise les bêtes fauves. J'ai certainement obtenu davantage avec mon instrument que si j'avais eu de puissantes interventions. Les chanteurs et les poètes sont aimés des Dieux! »

La vie de Lucien Durosoir rejoint celle d'une poignée d'hommes qui, entrés en guerre comme les autres, connurent un destin exceptionnel. Le mot qu'ils emploient pour décrire leur chance : « le filon ». Ils l'ont trouvé, le filon, sans rien faire pour cela. Le filon est venu vers eux, tout naturellement.

Il a suffi que le colonel Valzi, mélomane et violoniste amateur, reconnaisse, en septembre 1915, dans la personne d'un de ses soldats, le violoniste qu'il avait entendu en concert, quelque jour entre 1903 et 1913, Lucien Durosoir.

A-t-il vraiment suffi de cela ?

NON. La réalité est bien plus cruelle.

Il a « suffi » que le régiment dans lequel Durosoir est soldat soit décimé, en juin 1915, à Neuville Saint Vaast. Milliers d'hommes, dizaines d'officiers tués, blessés ou disparus, parmi lesquels le colonel qui commandait l'unité du violoniste.

Il a suffi que celui-ci survive à l'effroyable combat : *« Nous étions là depuis 1 heure du matin ; à 2 heures exactement commença un bombardement inouï de notre position, bombardement qui dura 22 heures, jusqu'à minuit du lundi au mardi. Ce fut terrifiant pendant tout ce laps de temps, les obus énormes dont beaucoup remplis de phosphore en fusion, tombaient en moyenne, 20 par minutes et ce pendant 22 heures. Ce fut effrayant, ces obus tombaient 10 mètres devant nous, 5 mètres derrière, enfin nous encadraient sans arrêt ; je ne sais comment nous n'y sommes pas tous restés. Nos pertes sont très importantes : la moitié de la compagnie est anéantie ;... J'étais à une*

place avec des camarades de la 12^{ème} escouade, ils ont tous été tués autour de moi, j'ai fait plusieurs sauts périlleux renversé par les explosions terribles qui se poursuivaient sans arrêt ; pendant que ce terrible bombardement avait lieu, les Allemands faisaient un mouvement sur notre droite et arrivaient à couper le boyau de communications et à l'occuper avec des mitrailleuses. Pendant 14 heures, notre régiment fut complètement encerclé ; nous n'avions plus de bombes, nos cartouches diminuaient et le moment arrivait où on envisageait d'être faits prisonniers. Les Zouaves, heureusement avertis de la situation (tout à fait à l'improviste car notre situation ne fut connue que très tard, ce qui ne fait pas honneur au commandement), les zouaves, par une attaque violente, nous dégagèrent et purent nous faire passer des munitions ;... Notre colonel est tué, beaucoup de compagnies n'ont plus d'officiers, notre capitaine est tué, notre adjudant et un lieutenant blessés, encore sommes nous des veinards, car notre compagnie a peu souffert, nous n'avons que 6 tués et 31 blessés et nous restons encore à peu près 200. Il y a des compagnies où il ne reste que 80 hommes. Le régiment a perdu 1000 hommes, tués, blessés, disparus. Ce pays de Neuville est d'une horreur qui dépasse tout ce que l'imagination peut enfanter : il n'est pas détruit, il est écrasé, rentré sous terre.

J'ai eu mon fusil brisé dans mes mains par une bombe et tout cela avec les obus sifflant et éclatant sans arrêt jour et nuit, car nous sommes restés 7 jours sans dormir, des torpilles aériennes éclataient de temps à autre faisant des trous de 10 mètres de diamètre et de 4 mètres de profondeur. La nuit était éclairée par l'incendie, car tout ce qui pouvait brûler, brûlait. On se battait au milieu d'une infection générale, car il y avait des centaines de morts gisant depuis plus de trois semaines et les blessés râlant et gémissant. Rien ne peut raconter ces scènes d'horreur ».

Implacable réalité qui montre quelques hommes encore debout parmi les cadavres et les mourants. Ils sont dans l'hébètement du vacarme,

de la peur rétrospective, de l'horrible bilan à constater, du chagrin à éprouver en découvrant, parmi les morts d'aujourd'hui, un camarade d'hier. C'est plus tard qu'ils mesureront leur chance. *« Nous étions restés 60 heures sans dormir, sans manger et sans boire. J'ai mangé deux ou trois boîtes de pâté sans pain, car je n'en avais pas, mais ce que nous avons souffert de la soif, avec cette lutte, la chaleur et la poussière, c'est inimaginable. Quand nous sommes arrivés à l'arrière, on nous avait préparé de grands baquets pleins d'eau, on se jetait dessus comme des animaux. Jamais je n'oublierai les spectacles terribles auxquels j'ai assisté ».*

Une bombe de paix

éclate alors dans la vie du musicien Lucien Durosoir. Elle est lancée par le colonel Valzi, désigné pour remplacer le colonel que le régiment vient de perdre, sous la forme d'une phrase : *« Durosoir, si nous devons passer l'hiver ici, je veux que vous formiez un quatuor à cordes ».* La situation devient surréaliste... la guerre...un quatuor à cordes... la guerre...la musique...les bruits infernaux...16 cordes fragiles frottées par de gracieux archets...le génie humain invité au milieu de la barbarie, l'harmonie parmi le plus grand désordre.

Ceci n'est pas un rêve, mais une des réalités de la guerre. À partir d'octobre 1915, un petit groupe de musiciens va bénéficier de conditions privilégiées, par la volonté de la hiérarchie militaire. Autour de Durosoir, ce sont Caplet, compositeur et chef d'orchestre, Lemoine, excellent violoniste amateur, Maréchal, violoncelliste tout juste sorti du Conservatoire pour le noyau central du groupe ; puis viennent s'y adjoindre Mayer, violoniste, Magne et Cloez, pianistes, Delmas Boussagol contrebassiste et d'autres, au hasard de leurs disponibilités. Tout en assurant leur service (infirmier, brancardier, agent de liaison, colombophile), ils pratiquent régulièrement la musique en diverses formations de chambre pour lesquelles ils

transcrivent de grandes œuvres du répertoire. Cependant, après les mutineries de mai 1917, les régiments ont été reconfigurés et les musiciens se trouvent séparés les uns des autres. Les conditions pour faire de la musique sont de plus en plus difficiles. Deux tendances se dessinent : à l'état-major de l'armée, les généraux estiment de leur devoir de protéger les artistes, patrimoine national. À l'état-major de la division, les musiciens rencontrent des oppositions parfois mesquines et de multiples obstacles qu'ils se plaisent à contourner. Il n'en reste pas moins que, vite connue sous le nom de « Musiciens du Général » - Mangin les ayant tout de suite pris sous sa coupe -, leur formation (de 2 à 6 musiciens) a donné nombre d'auditions durant les périodes de repos de la division, tant aux officiers qu'à la troupe, explorant tout ce que la musique classique et contemporaine pouvait offrir de richesses.

Pendant que jouent les musiciens, des officiers crient « Feu ! », des soldats meurent, des obus s'écrasent sur des tranchées. Ceci est-il normal ? La dimension d'anormalité que nous ressentons est liée à l'irruption d'un événement civil dans la guerre, d'un événement artistique dans la tuerie, qui proclame la liberté d'être contre l'obligation de mourir. Tant que résonne la musique dans les demeures où l'Etat Major s'installe, un nouvel ordre s'impose au monde qui relègue la guerre au second plan. Aux officiers qui commandent l'assaut, les musiciens ouvrent les espaces célestes de la musique ; ils imposent la création dans un monde où la destruction a tous les droits. Ont-ils eux-mêmes perçu la dimension symbolique de leur situation ? Sans doute non. Leurs témoignages disent qu'ils ont eu, avant tout, le sentiment de prendre une revanche sur la guerre, sur l'inculture, la médiocrité et la barbarie. Ils ont été heureux de retrouver leur statut d'artistes, dans la conscience claire que celui-ci leur sauvait la vie. Cent ans plus tard, nous comprenons que, dans cette guerre destructrice que personne ne maîtrisait plus, ils ont mis les officiers en présence de ce que l'humanité a de plus respectable : la

création. Ils se sont affranchis de leur condition dans un milieu où l'obéissance à l'ordre hiérarchique et l'acceptation de son sort, quel qu'il soit, est la règle imprescriptible, réalisant – peut-être à leur insu – le choc frontal entre la beauté et l'horreur, le matériel et le spirituel, l'homme néantisé et l'objet sacralisé.

Puis la paix est venue

et avec elle l'heure des tragiques bilans, les retours déjà désespérés des « gueules cassées », les retrouvailles avec un monde qui n'est plus celui d'avant, et qui peut même être hostile. Au travail, la place que l'on occupait est déjà prise par un plus jeune, un moins abîmé, un plus utile au pays ; combien ont dû avoir le sentiment que leur temps était fini ? Revenir de la guerre, pourquoi, si l'on ne veut plus de vous, s'il n'y a plus de place pour vous ? Que sert d'avoir été un grand violoniste, si l'Europe est blessée, en ruines, si ses peuples sont encore emplis de haine, si elle est devenue inhabitable par l'art et inhabitable pour les artistes ? À 20 ans, à 30 ans, on peut encore espérer se reconstruire et c'est ce que réussirent Maréchal et Delmas Boussagol qui devinrent solistes et professeurs au Conservatoire. Mais à 41 ans, on n'a plus le même dynamisme, le même élan, la même confiance. Durosoir a rêvé un temps, avec ses compagnons de guerre, de partir s'installer aux États-Unis, où tant de musiciens français allèrent remplacer les Allemands dans les grands orchestres de Boston, de Chicago. Et il allait, en effet, partir à Boston quand sa mère, sa seule famille et son soutien indéfectible depuis quatre décennies, se fracture bassin et col du fémur. Il restera donc. Fini les rêves de reprise des concerts, là ou ailleurs. La vie de Paris, superficielle et frivole, où le talent doit passer sous les fourches caudines de la mondanité, il n'en veut pas. Il se tourne alors délibérément vers l'autre de ses anciens rêves : composer. Composer, mettre en œuvres les musiques accumulées dans son imagination durant les nuits de solitude, durant

l'attente dans les tranchées lors des premiers mois de la guerre, durant les discussions avec l'ami Caplet, compositeur.

Lucien est ainsi revenu près de sa mère dans leur maison de Vincennes et il commence à composer. Démobilisé en février 1919, Lucien Durosoir se retrouve en Bretagne l'été suivant. Parmi ses brouillons de musique, il retrouve cette fugue de Bach dont il avait commencé la copie à Port Lazo, le 31 juillet 1914, il en terminera la copie le 10 août 1919. À Vincennes ou ailleurs (la chère Bretagne, le midi, le sud-ouest), plusieurs œuvres majeures voient ainsi le jour en quelques mois : les « fruits mûrs » qu'il avait promis de donner dès son retour : les *Cinq Aquarelles* pour violon et piano, le premier quatuor à cordes, le *Poème* pour violon, alto et piano, le deuxième quatuor à cordes, le *Caprice* pour violoncelle et harpe, la sonate *Le Lis*, *Légende* pour piano, *Le Balcon*, « pour cordes vocales et instrumentales », *Déjanira*, poème symphonique. L'imagination musicale s'avère fertile, le style s'affermite et se personnalise, les brouillons s'entassent. Pas d'intention de les publier, pour l'instant du moins.

Rester à Vincennes ? La question se pose de manière cruciale en décembre 1921, lorsque Louise subit un accident qui la rend impotente. Pourquoi ne pas rechercher un séjour nouveau, confortable, au climat agréable, au cadre plus beau qu'une ville de la couronne de Paris ? Pourquoi ne pas explorer le beau pays de France que l'on a tant défendu pendant plus de quatre années de guerre ? Oui, ils partiront, malgré les difficultés considérables dues à l'infirmité de la mère. Mais Lucien en a vu d'autres et il n'hésite pas. L'itinérance commence alors, à la recherche du lieu où ils pourront élire définitivement domicile. Un lieu calme et discret dont le climat convienne à l'infirmes qui souffre de rhumatismes. Plusieurs séjours sont tentés à titre d'essai : Bourbonne les Bains, Bormes (qui n'était pas encore « les Mimosas »), Nyons, Hendaye, Plouézec, Vieux-Boucau : ils sillonnent ainsi la France des lieux accueillants, songeant même aux bénéfiques

eaux thermales. Ici c'est le mistral qui les dissuade, là c'est la trop grande humidité, ailleurs les hivers rigoureux. Dans chacun de ses séjours successifs, Lucien est resté plusieurs mois, non seulement pour éprouver la qualité de la vie, mais aussi pour trouver le temps de composer : le *Quintette* pour cordes et piano est commencé dans un premier séjour à Bormes au printemps 1923 et terminé à Nyons dans la Drôme où est, aussitôt, commencée *Idylle* pour quatuor d'instruments à vent. Nous sommes en hiver 1924. La sonate *Aube*, pour piano, est entièrement écrite à Hendaye au cours d'un deuxième séjour, en 1926. Finalement, c'est un tout petit coin des Landes qui séduit Lucien, un village un peu perché, d'où l'on voit se déployer la superbe chaîne des Pyrénées aux couleurs changeantes, quand elles veulent bien se dévoiler aux regards admiratifs.

La maison de Bélus

est acquise en 1925 ; les travaux de remise en état durent plusieurs mois, dirigés par le curé du village devenu un ami. Le village est charmant, quoiqu'un peu archaïque... La maison, dite « Les Chênes », est clôturée par un mur blanc surmonté d'une grille un peu rouillée. Des fenêtres du haut on voit les Pyrénées. Il y a un grand jardin dans lequel Lucien se promet de planter un verger. La salle de bains est bien la seule à des kilomètres à la ronde, tout comme le groupe électrogène. On ne se séparera pas tout de suite de la maison de Vincennes qui ne sera vendue qu'en 1938. Lucien aménage sa bibliothèque dans une petite pièce où il aime se retirer pour composer. Sans doute y passe-t-il des heures, car sa production musicale ne cesse de s'accroître. De 1927 à 1937 s'enchaînent dix années d'intense activité créatrice, au cours desquelles naissent les œuvres de la plus grande maturité du compositeur. On dirait que quelque urgence le pousse à écrire. A-t-il l'intuition de la brièveté du temps qui reste à la paix ? Douze œuvres en dix ans, dont le seul poème symphonique

Funérailles mobilise plusieurs mois, tout comme la *Suite* pour flûte et orchestre, dénoncent un travail acharné. Lucien ne manifeste toujours aucune velléité de faire éditer sa musique. Louise est-elle tenue au courant de la progression de ces travaux, elle qui s'est toujours passionnée pour tout ce qui touche à son fils ? Certainement, car elle n'a pas pu faire taire sa curiosité, et son regard compétent a dû vouloir juger par lui-même... Cependant, Louise tombe malade et s'éteint en 1934. Son fils compose alors sa *Berceuse* pour flûte et piano qu'il qualifiera lui-même de « funèbre ».

Louise morte, c'est tout un pan de la vie de Lucien qui s'efface. Jamais il n'a vécu sans elle, elle a été son alter ego jusque dans les tournées de concert d'avant la guerre, jusque dans les lettres quotidiennes au temps du conflit. Et maintenant elle n'est plus. Il y a un autre projet qui était cher au cœur de Lucien depuis longtemps, mais qu'il n'avait pu réaliser : celui de fonder une famille. 58 ans ; n'est-ce pas déjà trop tard ? Pour d'autres, peut-être, pas pour lui. Il a vécu tant de choses que, paradoxalement, cela lui a donné confiance en son étoile. Il rencontre Hortense, une très jolie personne, née dans le village et dont la famille est fort honorablement connue. Ils se marient dès l'année suivante et Luc naît en 1936, puis Solange en 1937. Sa famille, sa chère famille, celle dont il n'osait rêver, est là, autour de lui. Ce pourrait être le bonheur. C'est le bonheur ; mais un bonheur inquiet, habité de bruits angoissants.

Des bruits de bottes

Une autre guerre ? Oui, et celle-ci, qui ne le verra pas soldat, l'appauvrira jusqu'à l'extrême difficulté. Heureusement que la campagne offre des ressources nourricières plus aisées que la ville. Ses enfants seront au moins nourris correctement. Mais il n'a plus de papier à musique. Une pénurie qui en ferait sourire plus d'un, mais qui, pour le compositeur, s'avère bien douloureuse.

Une curieuse « consolation » l'attend : tandis que l'occupant Allemand, à deux reprises, a transformé en infirmerie l'étage de sa maison, il n'est pas question de se faire connaître comme musicien et le papier à musique serait, de toute façon, resté caché ! Tous ces Allemands, on le sait, possèdent une belle culture musicale et chercheraient l'échange avec le violoniste et compositeur et qui, de plus, maîtrise parfaitement leur langue. Silence absolu, donc, sur la musique. Silence encore sur le séjour clandestin que font Mauricette et André, les deux enfants juifs envoyés par le Secours national juste avant que la maison ne soit à nouveau habitée par l'ennemi. Silence encore sur ce V innocent, qui a l'air purement décoratif, placé au-dessus des vitraux de la porte de la bibliothèque. A ses amis, il dira que ce V crie, par avance, Victoire ! Certes, la victoire et la paix reviennent, mais la pauvreté est telle qu'il lui faut se défaire de ce qu'il a de plus précieux : son plus beau violon de concert. Son Guarnerius, il va devoir le vendre. Il en pleurerait, s'il n'était pas l'homme qu'il est, revenu de tout. Le Guarnerius, mis en dépôt auprès des luthiers Emile Français et fils, se retrouvera à New York où l'on perd sa trace, sans que sa vente ait rapporté grand-chose au violoniste. Les enfants grandissent, il faudra payer leurs études. Dans la victoire du pays s'inscrit la défaite de ceux qui n'ont plus rien. Les dernières années de Lucien Durosoir seront marquées par la pauvreté et la maladie ; il trouvera l'énergie de composer encore six œuvres de petites dimensions, souvent dictées par des circonstances : c'est le cas des *Trois préludes* pour clavier, composées lors de la mort de Rolland, son compagnon de guerre organiste à Rouen ; de la *Prière à Marie*, offerte à ses enfants pour leur communion ; du *Chant élégiaque*, à la mémoire de la violoniste Ginette Neveu, engloutie avec le boxeur Marcel Cerdan dans la catastrophe aérienne de 1949. Il ne terminera pas la mélodie *A ma mère*, et la nuit tombera sur sa vie cinq ans après le *Nocturne*, sa dernière œuvre.

5 décembre 1955 : le jour même de ses 77 ans, Lucien Durosoir s'éteint dans sa maison de Bélus. Son fils a publié ses lettres de guerre et a, par l'édition et l'enregistrement de ses œuvres, rendu à sa musique l'hommage qu'elle mérite.

Georgie Durosoir.